

UNIVERSITE
DE
LIEGE

FACULTE DE PHILOSOPHIE ET LETTRES



CONFERENCES DEBATS DOSSIERS

ENTRETIENS

SUR

L'ANTIQUITE GRECO-ROMAINE

JACQUES STIENNON

Professeur à l'Université de Liège

EGINHARD, PILLEUR DE CATACOMBES

copy service

rank xerox

THESES MEMOIRES COURS ETC.

39, RUE DE L'UNIVERSITE

4000 LIEGE

TEL : 041/236894

de 9 H à 12 H 30 - 13 H à 17 H



photocopies in colour & black / white
ordinary & special papers ■ copiers
typewriters ■ microcomputers ■
reprojectors ■ office supplies

Conférence faite le 15 février 1984 au cours des Entretiens
sur l'antiquité gréco-romaine. Des informations concernant
les brochures qui en reproduisent le texte peuvent être ob-
tenuës à la Section de Philologie classique, 32, place du
XX Août, 3e étage (Tél. 041/42.00.80 - ext. 576).

Philippe George.



Pressé par les organisateurs de Faculté ouverte de trouver un titre qui fasse choc (comme ils disent), j'ai cherché mon salut dans la métonymie. Louis XIV n'a pas pris Namur, ce sont ses généraux et leurs armées. Eginhard n'a pas pillé de ses mains les catacombes; ce sont ses envoyés qui se sont livrés à cette opération mais il est évident qu'Eginhard a téléguidé cette pieuse entreprise. Me voilà donc en paix avec moi-même, avec mes collègues, et avec la réalité historique.

*

* *

D'Eginhard, on sait surtout qu'il a été le biographe de Charlemagne et le plus proche conseiller de son fils Louis le Pieux, dont il avait été le compagnon de jeux et d'études. Louis Halphen a essayé vainement de réduire à néant la véracité de la Vita Karoli. Pour lui, il s'agissait avant tout d'un démarquage laborieux de Suétone. François L. Ganshof a fait définitivement justice de ce jugement exagérément péjoratif. A l'époque carolingienne, Eginhard était le premier à reprendre ce genre historico-littéraire qu'était la biographie. Il a tout naturellement cherché des modèles dans l'Antiquité romaine; les meilleurs ne se trouvaient-ils pas dans les Vies des douze Césars ? On lui pardonnera donc certains emprunts pour savourer des anecdotes qui font image, comme celle de Charlemagne nageant dans l'état de nature au milieu de sa famille, des dignitaires de sa cour, de ses gardes du corps, à la manière des tsars de Russie, ou bien encore celle du souverain tenaillé par l'insomnie, trompant son énervement en s'efforçant d'écrire sur des petits bouts de parchemin qu'il avait placés, comme chaque soir, sous son oreiller.

Cette verve, ce pouvoir de suggestion déjà présents dans l'oeuvre la plus célèbre d'Eginhard, on les retrouve décuplés dans un texte qui est loin d'avoir connu le même retentissement et, pourtant, il l'aurait bien mérité. L'auteur

y déploie un art du récit qui tient sans cesse en haleine le lecteur : fertile en rebondissements, riche en aventures, inattendue dans son dénouement, la Translatio sanctorum Marcellini et Petri nous donne, sur l'état d'esprit d'Eginhard, sur les mentalités de différentes couches de la population carolingienne des renseignements dont le médecin, le psychologue comme l'historien peuvent faire leur profit.

* * *

Nous sommes en 827, à Aix-la-Chapelle. Eginhard se trouve au palais pour traiter avec le souverain des affaires de l'Etat et, pendant les instants de loisir que lui laisse Louis le Pieux, sa pensée vagabonde. Grâce aux reconstitutions minutieuses que l'on a faites de cet édifice chargé d'histoire et aux vestiges qui en restent, on peut facilement se représenter le conseiller de l'empereur accoudé à une fenêtre d'une galerie ou assis dans un des bureaux de l'administration. Il s'y repose en rêvant et son rêve le porte à 300 kms de là. A lui qui était déjà abbé laïc de Saint-Servais de Maastricht, de Saint-Bavon de Gand, propriétaire de l'église Saint-Jean-Baptiste de Pavie, du domaine de Seligenstadt, possession dont il tirait de plantureux revenus, le souverain vient de faire un cadeau supplémentaire : le domaine de Michelstadt-Steinbach, situé au coeur de l'Odenwald.

Connaissez-vous ce massif forestier qui s'étend entre Darmstadt et Heidelberg, non loin de la Bergstrasse, la route plantée de vignobles ? Pendant l'entre-deux-guerres, cette espèce de réserve naturelle était le lieu privilégié du naturisme et je me rappelle avoir lu un roman, intitulé significativement Nudité, qui en célébrait les charmes. Je m'y suis rendu plusieurs fois, mais uniquement pour y manger des truites succulentes, y savourer le bouquet de pierre à fusil du vin local et pour y admirer les maisons à colombage qui font la beauté de l'agglomération principale de la région, le petit bourg de Michelstadt.

Ce dernier doit manifestement son existence à Eginhard qui, dès qu'il en fut doté par Louis le Pieux, y amena des travailleurs agricoles, leur construisit des habitations

et, pour les besoins du culte, édifia une basilique.

Que l'on ne se méprenne pas sur la signification de ce terme - qui s'applique le plus souvent à des sanctuaires aux volumes imposants. En l'occurrence, il s'agissait d'une église aux proportions modestes, que l'on peut d'ailleurs admirer sans difficultés, puisqu'elle est toujours là, bien en place, à Steinbach, dans un lieu-dit de la commune de Michelstadt. Les savants auteurs de l'Inventaire des églises pré-romanes du Zentralinstitut für Kunstgeschichte de München en ont dressé le plan. L'édifice n'a, en effet, pas traversé les siècles, sans subir des remaniements, des destructions, des transformations à partir du moment - au XI^e siècle - où les moines de l'abbaye de Lorsch en ont fait un prieuré. Une restauration, fondée sur des fouilles, a permis d'en restituer l'état primitif. Il s'agit d'un petit sanctuaire originellement de 6 travées, doté d'un massif occidental triconque. Il s'étendait sur une longueur de 12 m.30 pour la nef, sur une largeur de 7m,30; le chœur avait une profondeur de 5 m. On y a relevé des traces de polychromie à l'intérieur et, notamment, des représentations à figures humaines dans l'abside principale. Telle qu'elle est aujourd'hui, l'église d'Eginhard constitue un exemple extrêmement intéressant - vu la rareté de ses témoins - de l'architecture religieuse carolingienne. Le souvenir d'Eginhard est encore bien vivant à Michelstadt, à tel point que l'on a imaginé avoir découvert la résidence de ce grand personnage dans une métairie où l'on serait bien en peine de trouver la moindre preuve de son séjour là-bas.

Nous avons laissé le biographe de Charlemagne dans le Palais d'Aix-la-Chapelle en train de rêver. De rêver à Michelstadt, aux travaux qu'il y a entrepris, et, surtout, à la petite basilique qu'il y a fait bâtir. Et pourquoi ses pensées tournent-elles sans cesse autour de ce sanctuaire ? C'est que, depuis la date de son achèvement, l'église n'a pas encore reçu la protection d'un saint patron : autrement dit, on n'a pas encore procédé à la cérémonie de **dédicace**. Or, celle-ci est absolument indispensable pour que la basilique devienne, si j'ose dire, opérationnelle et que l'on y célèbre les offices du culte. D'autre part, cette dédicace ne peut se faire avant que l'église ne soit en possession de reliques. Cet aspect du problème, Eginhard l'estime particulièrement important. Il faut

se procurer les ossements de personnages particulièrement célèbres : leur notoriété attirera la foule et cette foule - Eginhard le pense sans le dire - sera une source permanente de revenus appréciables.

Voilà donc notre auteur préoccupé d'acquérir des reliques. Et la Providence semble considérer son projet d'un oeil bienveillant puisque s'amène un jour à Aix-la-Chapelle, pour y conclure un certain nombre d'affaires, un bien curieux personnage. **Deusdona** - c'est son nom - est un diacre de l'Eglise de Rome. C'est aussi - à titre quasi officiel - un marchand de reliques. **Dans sa maison s'empilent tantôt protégés par des sacs de soie, tantôt liés en faisceaux, tantôt conservés dans des coffrets, les débris les plus divers d'une foule de saints et de saintes.**

Prévenu de son arrivée, Eginhard ne perd pas son temps. Il est normal d'inviter à sa table un voyageur qui vient de si loin. Le conseiller de Louis le Pieux l'accueille en sa qualité de peregrinus. Le terme est choisi à bon escient, puisqu'il s'agit à la fois d'un étranger et d'un pèlerin. Etrange pèlerin que cet homme rusé, dur en affaires. Il n'est évidemment pas dupe des motifs désintéressés qui ont amené Eginhard à l'inviter à sa table. Les deux compères rivalisent d'astuce, parlent de l'air du temps, de la situation du royaume, des récoltes bonnes ou mauvaises, de l'évolution des moeurs. Puis, entre la poire et le fromage - hypothèse toute gratuite puisque nous ne savons pas ce qu'il y avait au menu - Eginhard oriente la conversation sur **l'état lamentable dans lequel se trouvent les tombeaux des saints dans la Ville Eternelle.** Et de là, il parvient à placer sur orbite le problème de la dédicace de sa basilique. Comment se procurer quelques fragments des corps saints qui reposent à Rome ? Je vous le demande, cher ami.

L'autre balbutie, prend un air faussement embarrassé et commence à répondre qu'il ne sait vraiment pas comment cela pourrait se faire. Puis, feignant de s'apercevoir que son interlocuteur attache vraiment de l'intérêt à la chose, il promet finalement de lui donner réponse un autre jour.

Les deux convives ont donc accroché mutuellement leur hameçon. A quelques jours de là, Eginhard invite de nouveau à sa table Deusdona. Au cours du repas, celui-ci tire

subitement un billet de sa tunique, le tend à son hôte en lui recommandant d'en prendre connaissance dans le secret de son bureau. Eginhard acquiesce et lit ceci :

"Oui, j'ai chez moi plusieurs reliques de saints. J'accepte volontiers de vous en donner [sic], à la condition que vous facilitiez mon retour à Rome. Je crois savoir que vous possédez deux mulets. Acceptez de m'en céder un et de me faire accompagner de votre homme de confiance, qui prendrait livraison sur place des reliques".

Accord conclu. Pressé d'obtenir la précieuse marchandise, non seulement Eginhard donne à Deusdona le mulet promis, mais il ajoute de l'argent pour le voyage (viaticum). Le chef de l'expédition est son propre notaire, Ratleic, qui se disposait précisément à se rendre à Rome pour y faire ses dévotions.

Les voilà donc partis d'Aix-la-Chapelle. Le groupe se compose à ce moment, de Ratleic, de Deusdona et de leurs serviteurs. Certes, tous les chemins mènent à Rome mais, pour y parvenir, nos pieux voyageurs le commencent cependant par un détour considérable. Ils gagnent, en effet, d'abord Soissons. C'est que Deusdona - qui a décidément un sens exercé des affaires - en a conclu une autre avec un dignitaire considérable de l'entourage impérial : Hilduin, abbé de Saint-Médard de Soissons, qui lui a exprimé le désir d'obtenir le corps du martyr saint Tiburce. De même qu'Eginhard avait délégué Ratleic, Hilduin envoie son factotum, un prêtre du nom de Hun, avec mission de rapporter de Rome cette précieuse relique. On verra dans la suite que la présence de cet homme retors et fourbe (vafer et lubricae fidei) - ce sont les propres termes d'Eginhard - va modifier considérablement le cours des événements et l'heureuse conclusion de l'expédition.

Mais nous n'anticipons pas. Nos voyageurs forcent le trot de leurs montures pour arriver le plus tôt possible dans la Ville éternelle. Tout va bien lorsque, à peine arrivés en Italie, un des serviteurs de Ratleic, un nommé Regimbald, est terrassé par une fièvre tierce. Grande perturbation dans le petit groupe qui n'ose pas se scinder pour des raisons évidentes de sécurité. Ils poursuivent leur chemin tant bien que mal et voici que, arrivés à trois jours de marche du but de leur voyage, notre malade, au cours d'un de ses accès de fièvre, a une vision. Un personnage en vêtements de diacre

s'approche de son chevet, s'enquiert des motifs qui portent Ratleic à se hâter ainsi vers Rome. L'autre lui révèle les intentions d'Eginhard, celles d'Hilduin, tout au moins ce qu'il en sait.

Et l'apparition de lui répondre - on imagine le hochement de tête du personnage, son sourire de commisération apitoyée :

"Votre voyage aura une issue bien différente de celle que vous prévoyez. Ce diacre - Deusdona - qui vous a attiré en Italie ne remplira aucun - ou peu - des engagements auxquels il a souscrits. Mais, suivez-moi, et retenez bien ce que je vais vous montrer et vous dire".

Et voici cette espèce de spectre qui prend notre malade par la main et le conduit au sommet d'une montagne élevée. Les voilà tous deux côte à côte et le premier de s'écrier : "Tourne-toi vers l'est et regarde avec attention les champs qui sont à tes pieds".

Campos doit désigner ici très précisément la Campagne romaine, mais l'on hésite à situer le relief montagneux où sont juchés les deux héros. Le Mont Soracte, un des hauts lieux de la dynastie carolingienne ? Ce n'est pas certain. En tout cas, Regimbald découvre avec étonnement une agglomération urbaine. "Sais-tu comment on l'appelle ?" interroge l'apparition ? "Non pas du tout", répond son compagnon. Et l'autre de s'exclamer avec emphase : "C'est Rome que tu vois". Et d'ajouter : "Fixe ton regard sur la ville et dis-moi si tu y distingues une église". Notre brave Regimbald répond : "Mais oui, j'en vois une". Ce qui est proprement admirable, à pareille distance - 3 jours de voyage, autrement dit à 90 kms environ - et en même temps terriblement banal, car, à Rome, en fait d'églises, on n'a que l'embarras du choix. "Eh bien, c'est dans cette église que les reliques que vous cherchez se trouvent cachées. Hâtez-vous d'en prendre possession et de retourner vers votre maître Eginhard".

Regimbald ayant recouvré la santé - ce qui lui sert à prouver la réalité de sa vision auprès de ses compagnons - les pèlerins arrivent enfin à Rome. Ils s'installent dans la maison même de leur marchand de reliques, Deusdona, toute proche de la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens, au coeur même de la ville. Quelques jours se passent, mais, contre toute attente

Ratleic ne voit rien venir. Il assaille de questions son hôte, qui se retranche derrière des réponses dilatoires. En réalité, le rusé diacre met en oeuvre une tactique mûrement méditée, pour appâter sa proie et mieux la ferrer. Un morne désespoir s'empare du groupe et c'est au plus creux de cette dépression que Deusdona les ranime : il leur propose d'aller ensemble jusqu'aux catacombes afin d'y choisir une relique qui correspondrait plus ou moins à leur désir. A la réflexion, cette suggestion parut intéressante aux voyageurs. Mais, soudain, Ratleic se rappela la vision de son serviteur, les réserves expresses que l'apparition avait faites à l'encontre de Deusdona. Devenu de plus en plus méfiant, il prend alors la décision d'emmener le groupe jusqu'aux catacombes et de mener cette entreprise à l'insu de leur hôte. Mais comment se rendre "ad coemeteria" ? Il semble bien qu'il existait alors une organisation bien au point puisque Ratleic se procure un guide, un monstrator locorum. Et c'est ainsi qu'ils empruntent ^{la} via Labicana, parcourent, au dire d'Eginhard, trois mille pas et arrivent devant la basilique de saint Tiburce, objet des convoitises de l'abbé de Saint-Médard de Soissons. Ils examinent attentivement le tombeau du martyr et envisagent comment l'ouvrir sans que l'on s'en aperçoive. Ensuite, ils descendent dans la crypte de cette basilique, crypte dans laquelle étaient ensevelis les martyrs saints Pierre et Marcellin. Là, après s'être rendus compte de l'état de conservation du monument, ils se retirent et regagnent le logis de Deusdona, s'imaginant naïvement que celui-ci ne se serait pas aperçu de cette petite visite exploratoire.

Evidemment leur hôte avait eu vent de leur entreprise et, pour bien les avoir à sa main, il leur fait grâce de tout reproche et leur propose à nouveau de se rendre ensemble sur ces lieux sacrés.

Acquiescement du groupe des voyageurs. Préparation, non seulement matérielle, mais surtout spirituelle de ce pieux dessein par un jeûne de trois jours. Et voilà nos compères - ou nos complices - se glissant silencieusement à la faveur de l'obscurité, par une nuit que l'on espère pour eux sans lune, dans les rues de la Ville éternelle, passant par la porte Majeure et débouchant, en dehors de l'enceinte d'Aurélien, sur le secteur rural de la Via Labicana. Ils pénètrent à nouveau

dans la basilique de Saint-Tiburce et essaient de soulever la pierre d'autel sous lequel on pensait que se trouvait le corps du saint martyr. Hélas, le monument taillé dans un marbre extrêmement dur résiste victorieusement à leurs efforts sacrilèges ! On s'étonne à bon droit que ces visiteurs nocturnes ne se soient pas munis de leviers et de barres de fer pour mener à bien leur travail ...

La vanité de leur tentative les amène à chercher un autre butin. Ils descendent dans la crypte des saints Pierre et Marcellin et là, après avoir invoqué le nom du Seigneur et vénéré les saints martyrs, ils soulèvent cette fois sans difficulté le couvercle qui protégeait la sépulture.

A l'intérieur de celle-ci et dans sa partie supérieure, le corps de saint Marcellin gisait. Une tablette de marbre, posée près de la tête, portait, très probablement en caractère damasiens, les preuves de l'identité du cadavre. Ce dernier, nos intrus le soulèvent avec respect et, après l'avoir enveloppé dans un morceau de soie immaculé, le remettent à Deusdona. Puis, afin qu'il ne subsiste aucune trace de leur larcin, ils replacent soigneusement la pierre du sépulchre, et s'en retournent à leur logis.

Là, Deusdona confie la garde de la relique à son frère Lunison. Mais il n'a qu'une hâte, c'est de voir disparaître Ratleic, Hun et leurs compagnons, après avoir reçu bien sûr - mais Eginhard n'en souffle mot - juste rétribution de son travail.

Cependant, le fondé de pouvoir d'Eginhard n'est pas pressé de retourner dans sa patrie. Il médite un autre projet que le biographe de Charlemagne expose avec une fausse naïveté qui n'est pas dépourvue d'un certain comique.

"Non, se dit Ratleic, il n'est pas équitable que nous nous en retournions avec le seul corps de saint Marcellin. Comment ? Nous laisserions tout seul saint Pierre, qui a été le compagnon de martyr de saint Marcellin et qui a reposé à ses côtés pendant plus de cinq cents ans dans la confraternité de la tombe ? C'est insupportable", et cette pensée obsède à ce point notre compère, qu'il en oublie de manger, de boire et de dormir. Bientôt, sa résolution est prise, il va rechercher les reliques de saint Pierre.

Mais comment faire, cette fois-ci, où il ne peut plus compter sur le secours du rusé diacre ? Alors, il s'abouche avec un moine byzantin, nommé **Basile**, qui, deux ans auparavant était venu de Constantinople à Rome et résidait sur le Palatin avec quatre autres moines grecs.

Après avoir obtenu de ce religieux toutes les informations désirables et récité les prières propres à assurer le succès de cette nouvelle expédition, il convainc facilement l'émissaire d'Hilduin de l'accompagner.

Et c'est ainsi que, à l'insu de leur hôte, la pieuse équipe s'engage à nouveau sur la Via Labicana et parvient au seuil de l'église Saint-Tiburce. Une fois entrés, ils se divisent en deux groupes : le premier, sous la conduite de Hun, reste dans le sanctuaire pour s'appropriier le corps du saint martyr. Les autres, dirigés par Ratleic, redescendent dans la crypte, ouvrent sans difficulté le sépulchre de saint Pierre, soulèvent le corps sacré et l'enveloppent **dans un linceul de soie**.

Cependant, la réussite fit défaut au délégué d'Hilduin. Pas moyen de déloger les reliques de saint Tiburce de leur retraite ! De guerre lasse, le prêtre Hun descend à son tour dans la crypte et confère avec Ratleic. Que faire ?

C'est alors que les deux compères aperçoivent, dans la sépulture des saints Pierre et Marcellin une cavité de forme ronde, d'environ un pied de diamètre et d'une profondeur de trois pieds. Et là, à l'intérieur, un petit monticule de poussière attire leurs regards. Ne seraient-ce pas les restes de saint Tiburce ? On les aurait déposés là pour mieux les cacher. C'est du moins ce que Ratleic suggère habilement à son complice et l'autre, impatient de satisfaire son maître Hilduin, acquiesce et s'en empare. Tout est bien qui finit bien, pensent les deux pèlerins. Rentrés chez Deusdona, ils leur font part de leur désir de rentrer le plus tôt possible dans leur patrie. Le rusé marchand de reliques marque son accord, restitue à Ratleic les reliques de saint Marcellin. Il fait même plus puisque, en guise de "prime", il lui confie d'autres reliques, nouées en faisceau. "De qui s'agit-il ?" demande Ratleic. "Je révélerai leur identité quand je rencontrerai Eginhard," répond-il.

Le voyage de retour commence, par conséquent, à s'organiser. On enferme les reliques des saints Pierre et Marcellin dans un coffret sur lequel on appose des sceaux. Deus-dona le confie à son frère Lunison qui, accompagné du prêtre d'Hilduin, les transporte jusqu'à Pavie. Pendant ce temps, Ratleic prudemment, reste une semaine à Rome dans le cas où la rumeur de leur larcin se répandrait dans la ville. Puis il rejoint ses compagnons à Pavie, dans la basilique de Saint-Jean-Baptiste qu'Eginhard avait reçue en bénéfice de Louis le Pieux. Il y resteront quelques jours, pour laisser souffler leurs montures et se préparer eux-mêmes à une plus longue étape.

C'est pendant ce séjour que survint l'événement qui allait donner une signification inattendue à la mission qu'Eginhard avait confiée à Ratleic, mais le conseiller de Charlemagne ne l'apprendra que plus tard, de la bouche même de l'abbé de Saint-Médard de Soissons. Il s'apercevra alors, mais un peu tard, qu'il avait été roulé par ce vieil ami.

Imaginons un instant l'existence du groupe à Pavie. Les serviteurs de Ratleic ne restent pas cloîtrés dans l'église Saint-Jean-Baptiste ou ses dépendances. Ils vont prendre l'air, se promener dans les rues, trouver une trattoria accueillante, y consommer du vin en quantité exagérée - c'est du moins ce que l'on rapporta à Eginhard. On les voit, d'un pas hésitant, regagner l'église où l'on a placé le précieux dépôt. Ils s'installent pesamment sur le pavement, s'adossent à l'un ou l'autre pilier. L'obscurité se répand dans le sanctuaire. Pris par les vapeurs du vin - était-ce du Valpolicella, du Barbera ou du Chianti ? on le ne saura jamais - ces étranges gardiens s'endorment dans un sommeil profond. Mais parmi ce peuple de dormeurs, un homme reste vigilant : c'est le prêtre d'Hilduin. Il regarde de tous côtés, cherche à percer l'ombre, et, au bout de quelques instants, constate que tous ses compagnons sont endormis. Ce sommeil lui paraît être un signe que Dieu lui envoie. Il se lève silencieusement, allume une chandelle et gagne à pas de loup le coffret de reliques. Là, il brûle à la flamme les cordelettes des sceaux, ouvre rapidement le reliquaire, y prélève une portion de saint Pierre, une portion de saint Marcellin, lie les extrémités des fils et - ni vu ni connu - regagne furtivement sa place.

Après cette pause bacchique, nos voyageurs se remettent en route. Evitant le contact avec un groupe qui aurait pu se montrer indiscret - car il s'agissait d'une délégation envoyée par le pape à l'empereur - ils passent les Alpes, descendent dans la plaine de Martigny et font étape à l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. On connaît la splendeur du trésor de ce monastère. A cette époque, les chefs-reliquaires de saint Maurice n'existaient pas encore, mais Ratleic et ses compagnons ont sans doute pu admirer plusieurs objets d'art : un ambon orné de pampres et de grappes de raisins, un vase antique en sardonix à monture mérovingienne, et l'aiguière dite de Charlemagne ainsi que les peintures murales carolingiennes dont il subsiste aujourd'hui quelques fragments.

Désormais, nos pilleurs de reliques estiment inutile de dissimuler plus longtemps leur larcin. Ils transportent le dépôt sacré avec une certaine ostentation, s'arrêtent à Solothurn puis font étape à Strasbourg. Là, ils descendent le Rhin, débarquent sur la rive droite et gagnent Michelstadt.

A partir de ce moment, on pourrait s'imaginer que tout est terminé. Trompeuse illusion ! Par toutes sortes de moyens, saint Pierre et saint Marcellin, installés dans l'église que l'on veut placer sous leur patronage, font des pieds et des mains - si j'ose dire - pour en sortir. Une nuit, des colombes vont roucouler sur le faite du reliquaire, une voix caverneuse retentit dans le silence. Une autre fois - détail horrible - on découvre le même reliquaire dégouttant de sang et le phénomène persiste pendant plusieurs jours. C'est à cette occasion qu'Eginhard s'aperçoit que les restes de saint Marcellin sont moins importants que ceux de saint Pierre et subodore quelque chose de louche.

Tout s'arrange lorsque les deux intéressés font part de leur volonté de résider jusqu'à la fin des temps dans la basilique de Seligenstadt. Pourquoi s'en étonner ? Ce domaine est également une des propriétés les plus importantes d'Eginhard et c'est là d'ailleurs, qu'il prendra sa retraite et finira ses jours. Je passe sur les festivités, réjouissances et miracles qui accompagnent l'arrivée et le dépôt des saintes reliques. Eginhard est comblé, il remarque même dans le ciel des signes de la bienveillance divine : en ce mois de février 827 - écrit-il - l'air est d'une telle limpidité, d'une telle douceur, il en émane une si pénétrante impression de joyeuse sérénité que l'on

se croirait déjà au printemps.

Las, la roche Tarpéienne est près du Capitole ! Quelques jours plus tard, Eginhard est rappelé à Aix-la-Chapelle pour les affaires de l'Etat. Au petit matin, suivant l'usage, il est au palais, attendant l'ouverture des portes de la chambre impériale et la sortie de Louis le Pieux. Il y rencontre Hilduin, abbé de Saint-Médard de Soissons, l'attire devant une fenêtre d'où l'on plongeait le regard vers les étages inférieurs du palais.

Leur conversation porte tout naturellement sur les circonstances mouvementées du transfert des reliques de saint Pierre et de saint Marcellin. Et c'est alors qu'Eginhard apprend avec stupeur que l'on raconte partout que son rusé collègue détient, par suite du larcin du prêtre Hun, les véritables reliques, qui sont déjà entourées d'une vénération publique à Soissons, et que lui, de son côté, n'a obtenu qu'un petit tas de poussière.

En réalité, les choses sont beaucoup plus compliquées et je suis obligé de les simplifier, peut-être abusivement. La foudre est tombée aux pieds d'Eginhard mais c'est un homme de ressources. Il pare immédiatement au danger, confère avec Ratleic et Lunison et, finalement, engage avec Hilduin de délicates tractations à l'issue desquelles une convention amiable intervient entre les deux collègues. Eginhard charge Ratleic et Lunison de remettre à l'abbé de Saint-Médard une somme de cent deniers d'or. En échange, Hilduin restitue les reliques qu'il avait obtenues de manière frauduleuse.

Et pour que tout péril soit écarté et l'authenticité de ses reliques bien établie, Eginhard s'empresse d'envoyer partout des émissaires chargés de récolter le récit de miracles intervenus grâce à l'intercession des saints Pierre et Marcellin heureusement récupérés. Il en est résulté un prodigieux dossier de rapports relatifs à des guérisons miraculeuses qui concernent autant la science médicale que la recherche historique.

Après avoir refermé le manuscrit de cette étonnante aventure, on doit admirer sans réserve le talent de l'auteur, son sens de l'action dramatique, l'ingéniosité qu'il déploie pour éviter de perdre la face. Décidément, on reconnaît en lui le fin psychologue qui parvenait, dans la biographie apparemment objective de Charlemagne, à suggérer d'un mot tout un arrière-fond politique, à évoquer telle déficience dans la personnalité et le physique ou le comportement du souverain en utilisant une expression à première vue contradictoire par rapport à l'image qu'il voulait éveiller.

Cette habileté, cette acuité psychologique amènent évidemment le lecteur de la Translatio à se demander quelle crédibilité réelle Eginhard attachait au culte et à l'authenticité des reliques.

La réponse à cette question doit être nuancée. Par sa position sociale et politique, par son éducation et sa formation intellectuelle, le compagnon d'études de Louis le Pieux ne devait sans doute pas partager la foi tout d'une pièce des classes populaires. En revanche, on est encore loin d'un scepticisme de type voltairien. Eginhard est, avant tout, un pragmatique. Il voit dans la possession de reliques un moyen privilégié d'augmenter son prestige, d'assurer un rôle politique et, ce faisant, il se laisse entraîner par l'enthousiasme et les réactions spontanées de la foule : ainsi finit-il par croire ce que sa raison l'inciterait à juger avec prudence.

Ce qui frappe également - même si bien des historiens l'ont souvent rappelé - c'est l'ampleur du commerce des reliques, la tranquille imprudence de ses trafiquants. Certes, Eginhard a soin d'appuyer, à plusieurs reprises, sur le caractère clandestin des expéditions nocturnes de ses émissaires, et, partant, sur le danger qu'elles comportent. A un moment donné, il signale d'ailleurs que le pillage des catacombes était, en principe, puni de mort, mais, dans ce domaine, la législation n'était pas appliquée. Bien plus, le caractère pieux et méritoire du vol de reliques est affirmé sans ambages : l'habileté du voleur est célébrée avec admiration et les acclamations populaires paraissent légitimer l'opération. Les exemples abondent de la justification qu'une entreprise de ce genre rencontrait par le fait même de son succès.

Je m'en voudrais cependant, de terminer sur des réflexions désabusées à l'égard de certain comportement humain. L'impression qui persiste, après avoir suivi les péripéties de cette étonnante aventure, c'est l'élan vital qui anime ses protagonistes, le jeu des passions qui se donne libre cours, la magnifique insolence du comportement, le captivant mélange des ombres et des lumières. En définitive, n'est-ce pas là ce qui rend le moyen âge séduisant et, parfois, singulièrement actuel ?

Jacques STIENNON.

On n'a pas fait figurer, dans ce résumé, la description de la crypte des saints Pierre et Marcellin ainsi que des peintures murales qui ornent leurs catacombes. Ces informations ont été données de vive-voix au cours de la conférence.

Sur ce sujet, on consultera, entre autres, O. MARUCCHI, Etudes d'archéologie chrétienne, Paris, 1899-1902, 3 vol. in-8° et, du même auteur, Cripta storica dei SS. Pietro e Marcellino recentemente scoperta sulla via Lavicana, dans Nuovo Bullettino di archeologia cristiana, t.4, 1898, p. 137 et suiv.

En ce qui concerne le texte même d'Eginhard, le travail de base reste celui de Marguerite BONDOIS, La translation des saints Marcellin et Pierre. Etude sur Eginhard et sa vie politique, de 827 à 834, Paris, 1907, in-8°. L'auteur de cet ouvrage remarquable s'attache moins au récit de la translation des reliques qu'à la psychologie d'Eginhard. Sur ce dernier point, nous adoptons des vues quelque peu différentes de cette érudite.

La Translatio a été éditée par WAITZ dans les M.G.H.SS., t.15¹, pp. 238-264, d'après un ms du Xe siècle conservé à la bibliothèque de Metz. Les oeuvres complètes d'Eginhard ont été traduites en français par TEULET, Paris, 1856, in-8°. On consultera toujours avec profit J. GUIRAUD, Le culte des reliques au IXe siècle dans Mélanges G.B. de Rossi (supplément aux Mélanges de l'Ecole française de Rome, t.12, 1892, p. 73 et suiv.

Déjà publiés dans

- les Entretiens sur l'Antiquité gréco-romaine :

J. ANDREAU, Vie financière et hiérarchies sociales dans le monde romain

O. BALLERIAUX, Approches de Platon : L'important serait-il ce que Platon n'a pas écrit ?

C. BERTRAND, L' "Histoire Auguste" et son influence sur quelques auteurs du moyen âge

M. DUBUISSON, Le conflit linguistique gréco-romain

Et. EVRARD, Aux origines de l'épigramme romaine : une découverte récente

P. NOTTET, Approches de Platon : Lire les Dialogues

Chr. RUTTEN, A propos de la Dikè, de la Justice et du Droit

I. SIMON, "Small Latin and Less Greek". Littérature anglaise et auteurs classiques

P. WATHELET, Apollon dans l'Illiade

- le cycle "Le Pays de Liège, les Grecs et les Romains" :

Fr. BIERLAIRE, "Liège sera ma Rome et son prince mon Auguste". Le temps des Humanistes

A. BODSON, "Le piétinement sourd des légions en marche" ou La conquête romaine de nos régions

R. HOVEN, L'enseignement des humanités au Pays de Liège, de la Renaissance à la Révolution

Ch. JOSSERAND, Le wallon au service des Muses grecques et latines



SI VOUS CHERCHEZ

un philosophe ancien ou moderne
la "nouvelle histoire"
Freud... Lacan... Barthes ou Piaget
Montaigne ou Modiano
tout le poche
etc...

VOUS TROUVEREZ

dans notre structure tubulaire

LIBRAIRIE **PAX**

Société anonyme
Place Cockerill, 4 - 4000 LIEGE
(tél. : 041/23.21.46)